

encore de ce stuc rouge, dont les Romains recouvraient les parois de leurs réservoirs. Deux sources superbes, les seules eaux limpides et réellement potables de Cagliari, et qui devaient alimenter les citernes, arrosent aujourd'hui le petit vallon de la Capucinière. Dans ce pays aride et desséché, les eaux courantes ont fait de ce vallon une retraite, d'une fraîcheur délicieuse, où murissent de belles oranges, suspendues à des rameaux toujours en fleurs, et où se balancent les roseaux, aux longues tiges, que couronnent de beaux lys couleur de safran. Les bons Pères gardent leurs sources, comme un Espagnol garde sa femme ; cependant, ils ont la générosité d'en distribuer quelque peu aux Cagliariens qui veulent bien la leur payer ; un jour, les Cagliariens les leur prendront et ne leur donneront rien en retour.

Du sommet de l'amphithéâtre, nous vîmes le soleil s'abaisser lentement à l'horizon et éteindre ses derniers rayons dans les flots embrasés. Nous reprîmes alors tranquillement le chemin de Cagliari, appuyés sur le bras l'un de l'autre ; mon guide continua sa narration, et moi je l'écoutai, tout en laissant mes regards errer sur les profils des montagnes, qui découpaient sur le ciel leurs sombres silhouettes, et poursuivre sur le golfe les barques éclairées, qui couraient sur les flots comme des étoiles filantes.

— « Antonica, d'une main ferme, tira le verrou de la porte, et Morigedou entra. Son visage était pâle et défait, sa marche chancelante et mal assurée ; son père se leva pour aller à sa rencontre, mais une horrible pensée lui traversa le cœur, et il se rassit silencieusement ; sa femme, immobile, tenait attaché sur lui un regard farouche. — Eh ! bien, grommela Morigedou d'une voix sombre, en désarmant son fusil qu'il appuya contre la muraille : voilà comme on me reçoit, moi qui tout le jour ai battu la montagne pour éloigner nos ennemis, moi qui pour vous, aujourd'hui encore, ai répandu mon